

La guerre et l' expérience intérieure :  
l' écriture fragmentaire de Georges  
Bataille(2)

酒井, 健 / SAKAI, Takeshi

---

(出版者 / Publisher)

法政大学文学部

(雑誌名 / Journal or Publication Title)

法政大学文学部紀要 / Bulletin of the Faculty of Letters, Hosei University

(巻 / Volume)

70

(開始ページ / Start Page)

31

(終了ページ / End Page)

44

(発行年 / Year)

2015-03-15

(URL)

<https://doi.org/10.15002/00011064>

# La guerre et l'expérience intérieure

## — l'écriture fragmentaire de Georges Bataille (2)

Takeshi SAKAI

« Les conditions dans lesquelles j'écris (la bataille la plus horrible fait rage et se rapproche) veulent que je m'exprime maintenant par aphorismes » Georges Bataille, [**Aphorismes**]

---

### Résumé

Cet article a pour but d'envisager l'écriture fragmentaire de Georges Bataille du point de vue de la guerre et de l'expérience intérieure. Pour ce faire, je me propose de rapprocher cet écrivain français de son contemporain allemand : Ernst Jünger. Celui-ci partage ce point de vue surtout dans ses premiers écrits. Il s'agit dans cet article de la version française de son second livre qui a paru en 1934 sous le titre de *La Guerre, notre mère*. Cet ouvrage traduit de Jünger est important pour Bataille, lorsque ce dernier commence à écrire son expérience intérieure dans l'ambiance de la deuxième guerre mondiale. Nous considérons donc la similitude et la différence de ces deux écrivains autour de la guerre et de l'expérience intérieure.

**Mots-clés:** Bataille, Jünger, guerre, expérience intérieure, contemplation, écriture, image, *La Guerre, notre mère*, *Somme athéologique*.

---

## 1. Introduction

La guerre est inséparable de l'écriture chez Georges Bataille (1897–1962). Il en est de même pour Ernst Jünger (1895–1998). Alors, y a-t-il une relation entre ces deux écrivains contemporains ? Selon toute apparence, Jünger ne laisse aucune remarque sur Bataille. Tandis que Bataille s'intéresse à Jünger, plus précisément à ses premiers livres traduits en français, en particulier à *La Guerre, notre mère*. Le rapport est donc unilatéral et limité.

Il est à avouer d'ailleurs que dans les textes publiés, Bataille ne parle qu'une fois de Jünger. Il s'agit d'un fragment suivant du *Coupable* (1944), deuxième tome d'une trilogie intitulée plus tard *Somme athéologique*<sup>(1)</sup> :

« L'expérience mystique diffère de l'érotique en ce qu'elle réussit pleinement. L'excès érotique aboutit à la dépression, à l'écœurement, à l'impossibilité de persévérer, et le désir inassouvi parfait la souffrance. L'érotisme excède les forces humaines. Ce que Jünger a dit

de la guerre, le réveil sous la table au milieu des débris, est à l'avance donné dans le tourment, sans apaisement imaginable, en jeu dans toute orgie. »<sup>(2)</sup>

Vivre l'excès des forces intérieures et décrire ses effets psychiques comme l'extase ou l'angoisse, c'est ce qui constitue le sujet fondamental de la *Somme athéologique*. C'est dans cette perspective que Bataille considère ce que Jünger dit de la guerre.

Mais Bataille consacre plus de paroles à Jünger dans un texte inédit qui est rédigé au courant de la seconde guerre mondiale, rédigé parallèlement à la trilogie *Somme athéologique*. Il s'agit de son écrit posthume que Thadée Klossowski, rédacteur du tome VII des *Œuvres complètes de Georges Bataille*, nomme *La Limite de l'utile* et prend pour ébauche du premier tome d'une autre trilogie intitulée *La Part maudite*.<sup>(3)</sup> Celle-ci, surtout son premier tome a pour trait distinctif d'envisager, à l'échelle universelle, l'excès des forces et sa consommation dans les activités extérieures comme l'économie et la politique.

Jünger est donc situé entre la perspective intérieure et la perspective extérieure de Bataille. Mais ce qui compte avant tout est leur sujet commun, c'est-à-dire l'expérience intérieure et l'écriture de la guerre. Ces problèmes méritent d'attention, d'autant plus qu'ils touchent, par-delà le pacifisme moraliste, l'aspect profond de l'homme et de l'univers. Cet article a pour but d'abord de présenter l'attitude de ces deux écrivains à l'égard de la première guerre mondiale. Ensuite, il visera à mettre en relief leur similitude et leur différence au sujet de ces deux problèmes partagés.

## 2. Bataille et Jünger : de chaque côté du front de Champagne

Mobilisé en janvier 1916 à l'âge de 18 ans, Georges Bataille est cependant tombé malade avant de partir pour le front. Réformé un an après, il s'est ensuite inscrit au séminaire de Saint-Flour (département du Cantal). Il songeait alors à se faire moine pour se livrer à la vie contemplative. Son premier livre, intitulé *Notre-Dame de Rheims*, a vu le jour à Saint-Flour, en été 1918. La guerre venait d'entrer dans sa cinquième année. La jeune génération avait l'air épuisée et déprimée. *Notre-Dame de Rheims*, cette plaquette de six pages, dédiée à des jeunes gens de Haute-Auvergne, s'assigne comme sujet de les encourager à partir d'une lumière divine que l'auteur a éprouvée à son intérieur. Il s'agit de la cathédrale de Reims qui a apparu dans son souvenir comme une vision lumineuse et extatique. Voici un passage émouvant de *Notre-Dame de Rheims* :

« C'est vrai que la lumière de Dieu luit pour nous tous, mais nous nous égarons dans nos misères quotidiennes, qui sont comme une poussière de chambre froide, comme un brouillard de novembre. Or un jour que je me plaignais pauvrement de ces misères, un ami me dit de n'oublier pas la Cathédrale de Rheims et je la revis soudain si grande en mon souvenir qu'il me semblait être projeté hors de moi-même dans une lumière toujours nouvelle, je la voyais comme la plus haute et merveilleuse consolation que Dieu laissa parmi nous et je pensai que

tant qu'elle durerait fût-elle en ruine, il nous resterait une mère pour qui mourir. C'est la vision qui dans sa cellule et parmi ses longues souffrances consolait la bienheureuse Jeanne d'Arc : car aux heures les plus noires, pour elle frémirent toujours les cloches de Rheims dans la lumière triomphale qu'elle avait voulu d'un désir plus grand que les hommes et toutes les misères. Et cette vision de Jeanne d'Arc, dont je suis moi-même tout vibrant encore après quatre ans, c'est la lumière que j'offre à vos désirs, ainsi que vêtue de soleil, Notre-Dame de Rheims. »<sup>(4)</sup>

La famille Bataille a déménagé vers 1901 d'un village auvergnat (Billom) à Reims. Georges a passé son enfance à la capitale champenoise. Il connaissait donc cette cathédrale dans son état pur et glorieux, état antérieur à son destin tragique. Il s'y est même converti au catholicisme, mais cela, en août 1914, juste après le déclenchement de la guerre. Sous la menace de l'offensive allemande, Georges et sa mère ont été obligés de quitter Reims pour retourner en Auvergne (à Riom-ès-Montagnes, village natal de sa mère). En effet, Reims en est victime, le 19 septembre. Dès lors, les bombardements fréquents ruinent la ville et sa cathédrale. Le père de Georges, resté seul et immobile à Reims à cause de sa maladie, est mort dans ces circonstances désastreuses. Remonter le moral, c'était le sujet du jeune Bataille avant d'être celui de son premier essai.

En revanche, de l'autre côté du front de Champagne, un soldat allemand s'activait avec le moral élevé. Ernst Jünger, plus âgé que Georges Bataille de deux ans, est envoyé près de Reims aussi tôt après s'être engagé comme volontaire en août 1914. Désormais, ce « risque-tout » accomplit bien des exploits au front de l'ouest, tout en recevant de graves blessures. Mais l'héroïsme n'est pas son seul *merkmal*. Le jeune Jünger est aussi un homme littéraire et contemplatif. Sa contemplation est plus profonde et ouverte que celle du jeune Bataille catholique ; son écriture, plus fructueuse et fascinante. Dès son premier départ pour le front, Jünger n'a cessé de tenir un journal sur un carnet. Et à partir de ce journal, il représente de façon évocatrice les scènes de guerre et les méditations qu'elles lui ont suscitées. Il s'agit de ses premiers livres qui sont sortis successivement après la guerre. C'est d'abord, en 1920, *In Stahlgewittern*. Ensuite, en 1922, *Der Kampf als inneres Erlebnis*. La version française du premier paraît en 1930 sous le titre : *Orages d'acier. Souvenirs du front de France (1914-1918)*, tandis que la traduction française du second livre est éditée en 1934 sous le titre : *La Guerre, notre mère*. Ces deux traductions intéressent Bataille, au moment où la seconde guerre mondiale va commencer.<sup>(5)</sup> Bataille s'approche du monde textuel de Jünger qui le fascine à la fois par sa profondeur et par sa largeur.

### 3. Vers l'intérieur

Mais cette fascination est due au fait que Bataille a changé de position. Après avoir abandonné sa foi catholique vers 1923, il a poursuivi les traces du sacré dans plusieurs domaines des sciences humaines. Surtout, la sociologie française et l'ethnographie contemporaine

l'aident à élargir son horizon. La guerre, si maudite dans *Notre-Dame de Rheims*, fait maintenant l'objet majeur de ses recherches du sacré. Mais, depuis le milieu des années 1930, Bataille tend à interioriser son point de vue, lors de considérer le sacré. C'est au fur et à mesure où sont mal menées ses tentatives extérieures, tels l'engagement politique (« Cercle communiste démocratique », « Contre-attaque ») et la direction des deux communautés formées autour du sacré (« Collège de sociologie » et une société secrète « Acéphale »). Il va de soi que la *vita activa* et la *vita contemplativa* demeurent liées étroitement chez Bataille au point de s'entre-déchirer. Mais, pour saisir et traverser radicalement les activités humaines, Bataille se situe de plus en plus au point de vue des forces intérieures. Jünger a déjà adopté cette optique psychique et dynamique surtout dans *Der Kampf als inneres Erlebnis*.

Pendant la seconde guerre mondiale, l'expérience intérieure caractérise la pensée et l'écriture de Bataille. Avec le déclenchement de cette guerre, il commence à tenir un journal. Le 5 septembre 1939, il y note le motif de ce journal : « Je commence en raison des événements, mais ce n'est pas pour en parler. J'écris ces notes incapable d'autre chose. Il me faut me laisser aller, désormais, à des mouvements de liberté, de caprice. »<sup>(6)</sup> Dans un mois, il avoue encore :

« Il y a plus d'un mois, j'ai commencé ce livre à la faveur d'un bouleversement qui venait tout mettre en cause et me libérait d'entreprises où je m'enlisais. La guerre éclatée, je devenais incapable d'attendre ; exactement : d'attendre une libération qu'est pour moi ce livre. »<sup>(7)</sup>

Il s'agit donc de suivre les mouvements de ses forces intérieures, incitées et libérées par l'atmosphère de la guerre, et de décrire leurs effets psychiques qui vont de l'extase à la réflexion philosophique.

En apparence, Bataille était bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Paris, mais il quitte cet emploi en 1942 à cause de la maladie. Pendant la seconde guerre mondiale, il ne s'engage plus dans aucune activité extérieure. Sans être résistant, ni collaborateur, il souhaite d'accomplir sa première résolution. Voici son explication sur cette position : « Je puis me proposer de grandes et de nécessaires actions, mais aucune ne répond à ma fièvre. Je parle d'un souci moral, de la recherche d'un objet dont la valeur l'emporte sur les autres ! »<sup>(8)</sup>

Cet objet psychique est le sacré, autrement dit l'extase que permet d'éprouver l'expérience intérieure. Bataille l'effectue en dépassant les doctrines qui lui semblent toucher le sacré, doctrines dont notamment le christianisme, le surréalisme et le nietzschéisme. L'expression « au-delà » et le préfixe « hyper- » illustrent son ambition. Mais ce dépassement, au lieu de nier nettement ces doctrines, vise à les « dénuder », c'est-à-dire à déchirer leur explication discursive pour dévoiler et partager leurs vécus originaires. Sa pensée du sacré se montre ainsi à la fois transgressive et « communuelle ». Bataille semble prendre la même attitude par rapport à Jünger. Certes, Bataille ne s'attend pas comme Jünger à une activité sociale de l'« Homme Nouveau » qui est né dans le champ de bataille. Mais il s'approche de l'expérience et de l'écriture de ce précurseur, et cela pour leur donner une conséquence excessive, pour les ouvrir violemment sur

une perspective nouvelle.

#### 4. Naissance de l'« Homme Nouveau »

De toute façon, c'est à partir de ce journal que Bataille compose trois essais sous forme d'aphorisme et les publie successivement durant la seconde guerre mondiale. Le titre du premier essai *L'Expérience intérieure* laisse voir l'ombre de l'auteur de *La Guerre, notre mère*, ou si l'on suit le titre de la troisième traduction française, *Le Combat comme expérience intérieure*.<sup>(9)</sup>

La définition de Bataille est suivante : « J'entends par *expérience intérieure* ce que d'habitude on nomme *expérience mystique* : les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée. »<sup>(10)</sup> L'auteur de *La Guerre, notre mère* lui aussi affirmait ces états d'extase et d'émotion qu'il observait d'ailleurs non seulement dans l'enthousiasme des soldats courageux, mais aussi chez les saints, les grands poètes et les grands amoureux. Ce qui sous-tend ces personnes ardentes, c'est selon lui « un déchaînement de forces qui brise tous les liens », déchaînement qui lui paraît égal « à une tempête furieuse, à la mer qui mugit, au tonnerre qui gronde »<sup>(11)</sup>.

Jünger voit ainsi le déchaînement des forces dans la perspective de l'univers. Cette vision est fondée sur une formule suivante d'Héraclite : « La guerre (*Polemos*) est le père de toutes choses, le roi de toutes choses » (le fragment B 53 d'après Diels-Kranz).<sup>(12)</sup> Bataille partage avec Jünger cette conception cosmologique et héraclitéenne de la guerre, mais cela, pour vivre cette conception de façon plus poussée dans le sens de l'expérience intérieure, pour l'approfondir jusque dans la conscience de la mort.

Jünger, de son côté, pense à l'usage social des forces déchaînées sur le front. Le champ de bataille lui semble une source d'énergie qui permettra de réactiver la société industrielle contemporaine. Il s'agit de la valeur d'usage de la guerre qui consiste à lier le front à l'arrière, de manière à circuler incessamment les soldats de la ligne à la société, les civils à la ligne. Conception affreuse de la guerre perpétuelle que Jünger met en avant vers 1930 dans ses écrits comme « La Mobilisation totale » (1929) et *Le Travailleur* (1932).

Mais déjà dans l'introduction de *La Guerre, notre mère*, Jünger suggère cette conception, à partir de la formule d'Héraclite citée plus haut. Ce titre français *La Guerre, notre mère* tient à cette introduction, bien que dans le texte original, l'auteur ait inscrit une phrase héraclitéenne comme suit : « Der Krieg, aller Dinge Vater, ist auch der unsere. »<sup>(13)</sup> Le premier traducteur français Jean Dahel a choisi le mot *mère* au lieu du *père*. Il voulait, semble-t-il, faire correspondre l'idée reçue de la productivité maternelle avec une puissance constructive et formatrice que Jünger a découverte dans la guerre.<sup>(14)</sup> Voici quelques lignes importantes de cette introduction, traduite par Dahel :

« *C'est la guerre qui a fait les hommes ce qu'ils sont et notre époque ce qu'elle est.* [...] Ce que nous ne pouvons pas nier, [...], c'est que *la guerre*, mère de cette lamentable Europe d'aujourd'hui, est aussi notre mère : c'est elle qui nous a forgés, ciselés, endurcis et

faits ce que nous sommes. Et toujours, aussi longtemps que tournera en nous la roue de la vie trépidante, la guerre sera l'axe autour duquel cette roue sifflera. »<sup>(15)</sup>

Cette perspective positive de la guerre est liée à la naissance de « l'Homme Nouveau » que Jünger a connue dans la tranchée, auprès des combattants qui travaillaient ardemment, mais avec précision, sans rien dire. Il s'agit selon lui d'« une vision prophétique, que ce type d'homme sera demain l'axe autour duquel une nouvelle vie gravitera de plus en plus »<sup>(16)</sup>.

## 5. Exigence de mort

Par contre, Bataille ne rapporte la guerre à aucune perspective historique. Chez lui, le déchainement des forces reste « sans emploi », c'est-à-dire sans être transformé en aucune puissance constructive. Il est vrai que Bataille lui aussi imagine la guerre maternelle, mais cette fois la maternité est moins productive que destructive. Elle ressemble donc suivant Bataille aux Ménades du culte dionysiaque qui « dévorent vivants les enfants qu'elles avaient mis bas »<sup>(17)</sup>.

Bataille a changé de vision à l'égard de la maternité ; celle-ci a passé de la maternité consolatrice de Notre-Dame à la maternité dévoratrice de la Terre-Mère. Aux yeux du jeune Bataille catholique, la cathédrale de Reims comme la statue de la Vierge qui décore son portail donnaient « la plus haute et merveilleuse consolation » « en Mère du Seigneur »<sup>(18)</sup>. Après avoir abandonné sa foi, surtout après avoir connu la mythologie d'Alfred Rosenberg, Bataille a fait volte-face. En effet, ce savant profasciste, dans *Der Mythos des 20. Jahrhunderts* (1932), a approuvé, du point de vue du racisme germanique, les divinités ouraniennes, prétendues aryennes, aux dépens des divinités chtoniennes comme Dionysos. Dans son article « Nietzsche et les fascistes » (*Acéphale*, numéro double, janvier 1937), Bataille cite l'interprétation suivante de Rosenberg :

« L'autre courant — romantique — se nourrit des afflux secondaires indiqués à la fin de l'Illiade par la fête des morts ou dans Eschyle par l'action des Erynnyes. Il se vivifie dans les contre-dieux chtoniens du Zeus olympien. Parlant de la mort et de ses énigmes, il vénère les déesses-mères, Demeter en tête, et finalement s'épanouit dans le dieu des morts : Dionysos. C'est dans ce sens que Welcker, Rohde et Nietzsche firent de la Terre-mère une génitrice, elle-même informe, de la vie qui, perpétuellement, retourne par la mort en son sein. Le grand romantique allemand tressaillit des frémissements de l'adoration et comme de toujours plus sombres voiles étaient tirés devant la face rayonnante des dieux du ciel, il s'enfonça toujours plus profondément dans l'instinctif, l'informe, le démoniaque, le sexuel, l'extatique, le chtonien, dans le culte de la Mère. »<sup>(19)</sup>.

Bataille affirme les dieux et les « déesses-mères » de la Terre, d'autant plus fort que le fascisme allemand les déteste. Et son affirmation de la Terre-mère se lie à la conception cosmologique et héraclitienne de la guerre qu'il partage avec Jünger. Il se peut que le titre

français ***La Guerre, notre mère*** permette à Bataille de consolider le lien des trois notions terre-mère-guerre du point de vue antifasciste. De toute façon, sa « méditation héraclitienne » sur la guerre, qui forme le chapitre VI de l'article « La pratique de la joie devant la mort » (*Acéphale*, no. 5, juin 1939), montre une cosmologie qui est proche de celle de Jünger, mais qui tend à la dépasser en même temps. Voici les premiers paragraphes de ce chapitre :

« **Je suis moi-même la guerre.**

Je me représente un mouvement et une excitation humains dont les possibilités sont sans limite : ce mouvement et cette excitation ne peuvent être *apaisés* que par la *guerre*.

Je me représente le don d'une souffrance infinie, du sang et des corps ouverts, à l'image d'une éjaculation, abattant celui qu'elle secoue et l'abandonnant à un épuisement chargé de nausées.

Je me représente la Terre projetée dans l'espace, semblable à une femme criant la tête en flammes.

Devant le monde terrestre dont l'été et l'hiver ordonnent l'agonie de tout ce qui est vivant, devant l'univers composé des étoiles innombrables qui tournent, se perdent et se consomment sans mesure, je n'aperçois qu'une succession de splendeurs cruelles dont le mouvement même exige que je meure ; cette mort n'est que consommation *éclatante* de tout ce qui était, joie d'exister de tout ce qui vient au monde ; jusqu'à ma propre vie exige que tout ce qui est, en tous lieux, se donne et s'anéantisse sans cesse. »<sup>(20)</sup>

La notion de « consommation » est chère à Bataille. Le premier tome de *La Part maudite, Essai d'économie générale*, a paru en 1949 sous le titre de *La Consommation*. Mais déjà dans cet article de 1939, on voit que Bataille pense à l'écoulement universel, si l'on veut l'économie générale, de l'énergie qui consume infiniment tous les êtres terrestres. Après la seconde guerre mondiale, l'astrophysique contemporaine permet à Bataille de justifier cette consommation infinie qui exige de chaque être la mort. La guerre est une forme de cette consommation. Mais les désastres répétés poussent Bataille à réfléchir sur le moyen de les éviter. Il s'agit de la question de savoir comment on canalise les ressources excédentaires sur le don gratuit. Le plan Marshall fait l'objet de sa considération, mais Bataille revient à l'essentiel qu'est la dépense intérieure de chaque personne comme sa « conscience de soi ». Ce « soi » se trouve à l'intérieur de chacun, mais où les forces, jointes à celles du monde extérieur, le menacent de mort.

## 6. Image et écriture

L'expérience intérieure de Georges Bataille répond autant que possible à cette exigence de mort. Sa formule : « approbation de la vie jusque dans la mort »<sup>(21)</sup> comme son expression préférée de sainte Thérèse d'Avila : « mourir de ne pas mourir »<sup>(22)</sup> résument bien le rapport ambigu que cette expérience-limite réalise entre la vie et la mort. L'écriture elle aussi s'égare sur cette zone grise. En effet, Bataille rend son expression fidèle à l'expérience intérieure, en

disant : « L'expression de l'expérience intérieure doit de quelque façon répondre à son mouvement, ne peut être une sèche traduction verbale, exécutable en ordre. »<sup>(23)</sup> S'y ajoutent ces paroles qui datent du « 19. V. 1940 », qui donc sont écrites juste avant l'invasion allemande de Paris :

« Les conditions dans lesquelles j'écris (la bataille la plus horrible fait rage et se rapproche) veulent que je m'exprime maintenant par aphorismes — et même sans toujours tenir compte de ce que j'ai à dire étroitement — car ce que je ressens en ce moment même de violent et de débordement, il faut aussi que je le dise. »<sup>(24)</sup>

La menace de guerre pousse ainsi Bataille à l'écriture fragmentaire qui lui semble correspondre aux effets violents et débordants de l'expérience intérieure, ainsi incitée par la guerre. Son texte est donc déchiré en fragments. Le désordre est apparent dans la ***Somme athéologique***. C'est, en un sens, une conséquence donnée à l'écriture de Jünger. Celui-ci ne va pas jusqu'à refléter la violence des forces sur la manière d'écrire. Son écriture reste au niveau de l'expression suivie.<sup>(25)</sup>

Mais, constatons d'abord les hommages que Bataille apporte à Jünger dans ***La Limite de l'utile***. Ceux-ci sont inscrits au début de son chapitre VI « La guerre » :

« Le champ de bataille et son horreur n'ont pas été décrits avec plus de dureté que par Jünger. Je veux montrer qu'il existe une équivalence de la ***guerre***, du ***sacrifice rituel*** et de la ***vie mystique*** : c'est le même jeu d'« extase » et de « terreurs » où l'homme se joint aux jeux du ciel. Mais la guerre est trahie le plus souvent : on dissimule ses gloires ou ses dégoûts. C'est pourquoi je citerai Jünger qui n'évite rien. »<sup>(26)</sup>

Ce disant, Bataille cite une partie assez longue du chapitre « Horreur » de ***La Guerre, notre mère***. Il s'agit d'une perspective sinistre où s'éparpillent d'innombrables cadavres décomposés. Suivant l'expression de Jünger, c'est « cette triste figure grise, étendue au bord de la route, sur laquelle les grosses mouches menaient déjà leur ronde. Ce visage et tous ceux qui lui succédaient, reparaissaient sans cesse dans leurs milles poses particulières : corps déchiquetés, crânes fendus, pâles fantômes... »<sup>(27)</sup>

La dureté et l'audace de Jünger le conduisent à dévoiler les réalités horribles du front. Ce dévoilement ne se borne pas à représenter ces réalités comme telles. Le réalisme de Jünger, qualifié de magique, se veut autant chargé des forces déchainées que le champ de bataille. De même que les images horribles de la mort<sup>(28)</sup> ont stimulé le soldat Jünger au point de le vouer à la contemplation profonde du champ de bataille, l'écrivain Jünger fait de son texte un champ de forces pour séduire le lecteur à une contemplation plus large des forces, contemplation ouverte sur leurs phénomènes humains et cosmiques.

Mais Bataille, envisageant l'écriture de Jünger, insiste sur « une équivalence de la ***guerre***, du ***sacrifice rituel*** et de la ***vie mystique*** ». Pour Bataille, ce « sacrifice rituel » signifie la crucifixion

de Jésus-Christ<sup>(29)</sup> ; la « vie mystique », la vie contemplative des mystiques. Ainsi, Bataille dit de l'écriture de Jünger : « C'est le langage du mysticisme. Ce grand souci d'horreur n'est pas vice ou dépression. C'est le seuil d'une église ». Apparemment, la guerre se situe aux antipodes de l'église. Le jeune Bataille catholique a déploré la guerre et sa destruction de la cathédrale de Reims. Mais maintenant à partir du texte de Jünger, Bataille constate une équivalence, ou plutôt une continuité de ses jours passés de la croyance catholique et de ses jours actuels de l'hyperchristianisme.

Ce qui permet cette continuité, c'est le réalisme vivant des forces, autrement dit leur « présence réelle » qui apparaît sur l'image du Crucifié comme sur l'image textuelle des champs de bataille. D'un côté, ces images semblent emprunter les forces déchainées à l'original. Et cependant on a l'impression que ces forces émanent de ces images elles-mêmes. De plus, ces forces des images tendent à réaliser puissamment, souvent violemment, une continuité avec ceux qui les contemplent. Jean-Luc Nancy, dans son article important « L'image — le distinct », explique bien cet aspect à la fois représentatif, autonome et contagieux de la « présence réelle » sous le contexte de l'image sacrée, notamment celle du catholicisme.<sup>(30)</sup> Mais c'est ce que Bataille a ardemment exprimé sur l'image lumineuse de la cathédrale de Reims, telle qu'elle se trouve dans le passage cité plus haut (note. 4) de *Notre-Dame de Rheims*. Bien qu'elle soit une médiatrice entre Dieu et les hommes, cette cathédrale Notre-Dame lui paraissait briller divinement à elle-même. et il était persuadé que cette lumière puisse pénétrer le cœur des jeunes auvergnats.

Pendant la deuxième guerre mondiale, Bataille a approfondi cette « présence réelle »<sup>(31)</sup> des forces avec l'écriture fragmentaire. Nancy met en avant le côté distinct du sacré qui accomplit une coupure radicale par rapport au profane.<sup>(32)</sup> Le texte de Bataille, déchiré en fragments, fait songer à cette coupure sacrée. Dans *L'Expérience intérieure* et dans les deux autres livres fragmentaires de la même époque, le sacré est la nuit du non-savoir, tout comme dans les batailles nocturnes où le soldat Jünger éprouvait l'horreur et l'extase. Chaque fragment de Bataille participe des forces qui viennent de ce fond qu'est la nuit de non-savoir.

## 7. Conclusion

Dans le « post-scriptum 1953 », texte inséré à *L'Expérience intérieure* au moment de sa réédition en 1954, Bataille se présente comme suit :

« S'il fallut me donner une place dans l'histoire de la pensée, ce serait je crois pour avoir discerné les effets, dans notre vie humaine, de l'« évanouissement du réel discursif », et pour avoir tiré de la description de ces effets une lumière évanouissante : cette lumière éblouit peut-être, mais elle annonce l'opacité de la nuit ; elle n'annonce que la nuit ».<sup>(33)</sup>

Et cependant, cette description subsiste sans s'évanouir dans la nuit. Elle reste sous forme de fragments. Les aphorismes de Bataille demeurent d'ailleurs lisibles, puisqu'il s'affirme : « Je fais du langage un usage classique ».<sup>(34)</sup> Ils restent donc liés au « réel discursif ». Mais en même temps

ils veulent répondre à l'exigence de mort qui vient du « soi ». Ils se veulent autant mourants qu'inemployés.

Jünger pensait à employer l'énergie du front à renouveler l'arrière. Cette pensée est fondée sur sa découverte de l'« Homme Nouveau », ce « journalier de la mort » qui se sert tranquillement de sa passion ardente pour bien accomplir ses activités guerrières. En fait, ce type d'homme n'est pas si nouveau, puisque, comme le dit Bataille, « l'armée n'a qu'une vie active ».<sup>(35)</sup> Cet écrivain français s'étonne plutôt de l'apparition de « soldats contemplatifs » comme Jünger. On sait que la Grande Guerre s'est déroulée au front de l'ouest comme guerre de tranchée, ce qui rendait ce déroulement lent et qui permet la contemplation du champ de combat. « L'horrible « ralenti » de la guerre de 14, dit Bataille, a seul permis cette « contemplation » de l'horreur et de soi-même — et cette mystique. [...] de même qu'un film au ralenti décompose le galop du cheval et permet d'en voir la mécanique, une guerre lente et l'expression qu'elle a trouvée font découvrir le jeu profond. »<sup>(36)</sup>

En même temps qu'il agissait comme un soldat héroïque, Jünger se livrait à la contemplation de la guerre et se laissait stimuler par « le jeu profond » de l'homme et de l'univers. Son expression réussit à son tour à stimuler le lecteur. Bataille explique le succès en France de *La Guerre, notre mère*, en disant :

« Le fait qu'après la dernière guerre, une édition de ce livre ait pu se vendre en quatre semaines rappelle le jugement lucide de Nietzsche : « Les guerres sont les seuls stimulants de l'imagination maintenant que les terreurs et les extases du christianisme ont disparu... » A la lumière du fait et du jugement, le monde où nous vivons est moins obscur. »<sup>(37)</sup>

*L'Expérience intérieure* de Bataille a mis onze années pour se rééditer. Lui manque-t-il de « stimulants de l'imagination » ? Certes, on n'y trouve nulle description des scènes horribles du front. Toutefois, le sujet pensant et parlant y vacille en face des spectacles obscurs de la mort. Ses contemplations, exprimées de façon fragmentaire, stimulent le lecteur, et ce, lentement. *L'Expérience intérieure* exige, pour emprunter l'expression de Nietzsche, un « maître de la lecture lente » (5, « avant-propos » de *L'Aurore*). Car ce livre dénuie l'expérience-limite de l'auteur qui se déroule comme la bataille nocturne de tranchées.

(fin)

#### Notes

- (1) Pendant la deuxième guerre mondiale, Bataille a rédigé trois essais sous forme d'aphorismes ; il les a publiés successivement. Ce sont donc *L'Expérience intérieure* (1943), *Le Coupable* (1944) et *Sur Nietzsche* (1945). Au moment de rééditer en 1961 *Le Coupable*, Bataille présente son plan qui consiste à réunir ces trois livres en un ensemble intitulé *Somme athéologique*.
- (2) *Le Coupable, Œuvres Complètes de Georges Bataille, tome V*, Gallimard, 1973, p. 247 (abrégées désormais comme suit : *OCV*, p. 247).

- (3) Le rédacteur du tome VII Thadée Klossowski nomme cet écrit posthume *La Limite de l'utile*, en disant dans les notes de ce tome : « Nous donnons sous ce titre les fragments qui subsistent d'une version abandonnée de *La Part maudite*, ébauchée à plusieurs reprises entre 1939 et 1945 : *La Part maudite ou la limite de l'utile*. » *OCVII*, p. 502. Quant au plan de *La Part maudite*, Bataille le présente comme suit, au moment de la réédition en 1954 de *L'Expérience intérieure* :

« La Part maudite  
Tome I. La Consumption  
Tome II. L'Erotisme  
Tome III. La Souveraineté »

Le premier tome *La Consumption* a été publié sous le titre : *La Part maudite*. Le deuxième *L'Erotisme* paraîtra en 1957. Le troisième, resté inachevé, voit le jour dans le *tome VIII des Œuvres Compètes de Georges Bataille*.

- (4) *Notre-Dame de Rheims*, *OCI*, p. 612.
- (5) Le 19 avril 1939, Bataille emprunte *Orages d'acier* (trad. F. Grenier, chez Payot, 1930) à la bibliothèque nationale de Paris où il travaillait comme bibliothécaire depuis 1922. Quant à *La Guerre, notre mère*, comme nous le verrons, il en cite plusieurs passages dans *La limite de l'utile* [fragments d'une version abandonnée de *La Part maudite*], qui est rédigée entre 1939 et 1945.
- (6) *Le Coupable*, *OCV*, p. 245.
- (7) *Ibid.*, p. 264.
- (8) *Sur Nietzsche*, *OCVI*, p. 11.
- (9) Jusqu'ici, on compte trois traductions françaises de *Der Kampf als inneres Erlebnis* dont voici les détails :
- ① *La Guerre, notre mère*, traduction de Jean Dahel, chez Albin Michel, en 1934.
  - ② *La Guerre comme expérience intérieure*, traduction de François Poncet, chez Christian Bourgois, en 1997.
  - ③ *Le Combat comme expérience intérieure*, traduction de François Poncet. Révision de la traduction par Julien Hervier, Gallimard, collection de la bibliothèque de la pléiade. « Journaux de guerre, tome I. 1914-1918 », 2008.
- (10) *L'Expérience intérieure*, *OCV*, p. 15. Bataille indique ensuite la raison pour laquelle il évite d'utiliser le mot « mystique » : « Mais je songe moins à l'expérience *confessionnelle*, à laquelle on a dû se tenir jusqu'ici, qu'à une expérience nue, libre d'attaches, même d'origine, à quelque confession que ce soit. C'est pourquoi je n'aime pas le mot *mystique*. »
- (11) *La Guerre, notre mère*, traduction de Jean Dahel, chez Albin Michel, en 1934, p. 126-127. Je cite entièrement un paragraphe en question :

« Une dernière remarque sur l'extase : cet état particulier aux saints, aux grands poètes comme aux grands amoureux, présente de réelles analogies avec le vrai courage. Dans les deux cas, l'enthousiasme élève l'énergie à de telles hauteurs, que le sang bouillonne à travers les veines et qu'il écume en affluant au cœur. C'est là une ivresse qui surpasse toutes les ivresses, un déchainement de forces qui brise tous les liens. C'est une véritable rage, sans égard ni limite ; on ne peut la comparer qu'aux forces de la nature. Dans cet état, l'homme ressemble à une tempête furieuse, à la mer qui mugit, au tonnerre qui gronde. Il est alors noyé dans l'univers et, comme un projectile lancé sur le trajectoire, il se précipite vers les sombres portes de la Mort. »

Quant à l'émotion, on trouve dans *La Guerre, notre mère*, l'explication suivante ; on y trouve aussi la distinction de l'expérience intérieure et de l'expérience extérieure :

« Tout est vanité en ce monde. Seule l'Émotion (*Bewegung*) est éternelle ; elle déroule sans cesse devant nous des spectacles d'une magnificence impitoyable. Il n'est donné qu'à très peu d'hommes de pouvoir s'abîmer dans leur sublime inutilité comme dans la contemplation d'une œuvre d'art ou dans la féerie du ciel étoilé. Mais ceux qui n'ont vu dans la dernière guerre qu'un défi lancé à la civilisation, ceux qui n'y ont éprouvé et qui n'en gardent que l'amertume de

leur propre souffrance, au lieu d'y reconnaître le signe d'une haute affirmation, ceux-là l'ont vécue en esclaves. Ils n'ont pas eu de Vie Intérieure, mais seulement une existence purement et tristement matérielle. » *La Guerre, notre mère, op. cit.*, p. 246-247.

Etant donné l'importance de ce paragraphe, je le présente aussi par la troisième traduction française :

« Tous les buts sont passagers, le mouvement seul est éternel, qui ne cesse de susciter des spectacles splendides et impitoyables. S'abîmer dans leur sublime absence de fin comme on le fait dans une œuvre d'art ou dans le ciel étoilé, voilà qui n'est accordé qu'à peu d'entre nous. Mais qui dans cette guerre n'éprouva que la négation, que sa souffrance propre, et non l'affirmation, le mouvement supérieur, l'aura vécue en esclave. Il en aura fait l'expérience non pas intérieure, mais extérieure. » *Le Combat comme expérience intérieure*, traduction de François Poncet. Révision de la traduction par Julien Hervier, Gallimard, collection de la bibliothèque de la pléiade. « Journaux de guerre, tome I. 1914-1918 », 2008, p. 617.

Enfin, le texte original est suivant :

« Alle Ziele sind vergänglich, nur die Bewegung ist ewig, und sie bringt unaufhörlich herrliche und unbarmherzige Schauspiele hervor. Sich in ihre erhabene Zwecklosigkeit zu versenken wie in ein Kunstwerk oder wie in den gestirnten Himmel, das ist nur wenigen vergönnt. Aber wer in diesem Krieg nur die Verneinung, nur das eigene Leiden und nicht die Bejahung, die höhere Bewegung empfand, der hat ihn als Sklave erlebt. Der hat kein inneres, sondern nur ein äusseres Erlebnis gehabt. » *Der Kampf als inneres Erlebnis, Ernst Jünger Sämtliche Werke, Band 7, Essays I*, Klett-Cotta, 1980, p. 103.

- (12) L'expression originale est suivante : « Πόλεμος πάντων μὲν πατήρ ἐστι πάντων δὲ βασιλεὺς » (*Pólemos pántōn mēn patēr esti pántōn dē basileús*).

La traduction de Marcel Conche est suivante : « **La guerre et le père de toutes choses, de toutes le roi** » (Héraclite, *Fragments*, texte établi, traduit, commenté par Marcel Conche, PUF, 1986, fragment 129, p. 441)

- (13) *Der Kampf als inneres Erlebnis, op. cit.*, p. 11.
- (14) Il se peut que Jean Dahel ait pris en compte l'identité féminine des deux noms : *guerre* et *mère*. C'est le cas de Jean-Paul Dumont. Celui-ci, soucieux de l'identité masculine du « père », traduit le fragment d'Héraclite comme suit : « **Conflit est père de tous les êtres, le roi de tous les êtres**. » (*Les Ecoles présocratiques*, édition établie par Jean-Paul Dumont, Gallimard, « Folio », 1991, p. 78.). Il note pourquoi il a évité le mot *guerre* : « *Guerre* serait plus exact, mais le masculin *conflit* est nécessaire à la traduction française » (*Ibid.*, « Notices et notes », p. 781).
- (15) *La Guerre, notre mère, op. cit.*, p. 26-27.
- (16) Jünger est sûr de la naissance de l'« Homme Nouveau », en voyant ces guerriers : « Lorsque j'observe avec quelle attention ils préparent en silence des brèches dans les réseaux de fils de fer et taillent des escaliers d'assaut, ou consultent le cadran lumineux de leurs montres, lorsque je les vois s'orienter d'après les constellations des étoiles, j'acquiesce alors la conviction que devant moi, se trouve l'Homme Nouveau, pionnier de l'Europe future, l'élite d'une race tout à fait nouvelle, prudente, forte, ivre d'énergie. Par-delà les réalités de cette bataille, j'entrevois, comme une vision prophétique, que ce type d'homme sera demain l'axe autour duquel une nouvelle vie gravitera de plus en plus » (*La Guerre, notre mère, op. cit.*, p. 170.)
- (17) « La Mère-Tragédie », *Le Voyage en Grèce*, no. 7, été 1937. *OCL*, p. 493.
- (18) *Notre-Dame de Rheims, op. cit.*, p. 614.
- (19) Alfred Rosenberg, *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*, Munich, 1932, p. 55, cité et traduit dans « Nietzsche et les fascistes », *Acéphale*, numéro double, janvier 1937, *OCL*, p. 457.
- (20) « La Pratique de la joie devant la mort », *Acéphale*, no. 5, juin 1939, *OCL*, p. 557.
- (21) *L'Erotisme, OCXII*, p. 17.
- (22) Dans la dernière conférence du « Collège de sociologie » qui date du 4 juillet 1939, Bataille disait :

« Lorsque Thérèse d'Avila s'écrie qu'elle meurt de ne pas mourir, sa passion ouvre au-delà de tout arrêt possible une brèche sur un univers où peut-être il n'y a plus de composition, de forme ni d'être, où il semble que la mort roule de monde en monde. » *OCII*, p. 373.

(23) *L'Expérience intérieure*, *OCV*, p. 18.

(24) [Aphorismes], *OCII*, p. 391.

(25) Il est à ajouter que Julien Hervier donne une note intéressante sur l'écriture de Jünger. Il s'agit de sa note suivante du *Combat comme expérience intérieure* :

« Ce texte [*Der Kampf als inneres Erlebnis*] a fait, comme les autres, l'objet d'abondantes modifications au fil des différentes versions ; la première se caractérisent en effet par un expressionnisme emphatique que Jünger a atténué par la suite. Nous ne pouvons matériellement pas entrer dans le détail de ces variantes stylistiques, d'autant que la traduction ne peut rendre compte parfaitement des abondantes inversions, suppressions d'articles et de verbes auxiliaires qui confèrent au texte un ton archaïsant dont les éditions suivantes ont gardé quelques traces. » (Gallimard, collection de la bibliothèque de la pléiade. Ernst Jünger « Journaux de guerre, tome I. 1914-1918 », 2008, p. 795)

(26) *La Limite de l'utile*, *OCVII*, p. 251.

(27) *La Guerre, notre mère*, *op. cit.*, p. 47.

(28) Jünger est conscient de l'image de la mort. : « L'horreur, dans notre imagination, est inséparable de l'image de la mort. Nous ne pouvons pas plus l'en écarter que l'homme primitif ne pouvait l'éloigner de la foudre qu'il croyait voir brûler sur terre. » *La Guerre, notre mère*, *op. cit.*, p. 48.

(29) On trouve ce passage dans *La Guerre, notre mère* : « Les cadavres de leurs camarades reposaient à leurs côtés, mêlés à eux, marqués du sceau de la mort sur leurs paupières. Ces visages creusés rappelaient l'affreuse réalité des images antiques du crucifiement » (*Ibid.*, p. 50-51). Dans *La Limite de l'utile*, Bataille les cite, en modifiant la dernière phrase comme suit : « Ces visages creusés rappelaient le réalisme affreux des vieilles images du Crucifié. » (*OCVII*, p. 252) Or, le texte original est suivant : « diesen Gesichtern, die an die grausige Realistik alter Kreuzigungsbilder erinnerten. » (*Der Kampf als inneres Erlebnis*, *op. cit.*, p. 21.) Il est évident que Bataille réduit les images antiques de la mise à mort à celle de la crucifixion de Jésus-Christ.

(30) Voici l'explication de Jean-Luc Nancy sur la « présence réelle » :

« Ni monde ni langage, on pourrait dire que l'image est « présence réelle » si l'on veut bien se souvenir de la valeur chrétienne\* de cette expression : la « présence réelle » n'est justement pas la présence ordinaire du réel dont il s'agit : ce n'est pas le dieu présent dans le monde comme se trouvant là. Cette présence est une intimité sacrée qu'un fragment de matière livre à l'absorption. Elle est présence réelle parce qu'elle est présence contagieuse, participante et participée, communicante et communiquée dans la distinction de son intimité. »

\* Qu'elle soit littérale (catholique, orthodoxe) ou symbolique (protestante).

Jean-Luc Nancy, « L'image — le distinct » dans *Au fond des images*, Galilée, 2003, p. 27.

(31) Dans l'article « Le langage des fleurs » (*Documents* no. 3, première année, juin 1929), on voit Bataille souligner l'expression « présence réelle » comme suit : « Ce que révèlent la configuration et la couleur de la corolle, ce que trahissent les salissures du pollen ou la fraîcheur du pistil, ne peut sans doute pas être exprimé adéquatement à l'aide du langage ; toutefois, il est inutile de négliger, comme on le fait généralement, cette inexprimable *présence réelle*, et de rejeter comme une absurdité puérile certaines tentatives d'interprétation symbolique. » (*OCL*, p. 173)

(32) En tête de « L'image — le distinct », Nancy distingue l'image (le sacré) de la religion (le religieux), en disant : « L'image est toujours sacré, [...] Le sacré, quant à lui, signifie le séparé, le mis à l'écart, le retranché. En un sens, religion et sacré s'opposent donc comme le lien s'oppose à la coupure. En un autre sens, sans doute, la religion peut être représenté comme faisant lien avec le sacré séparé. Mais en un autre sens encore, le sacré n'est ce qu'il est que par sa séparation, et il n'y a pas de lien avec lui. Il n'y a donc pas, strictement, de religion du sacré. Il est ce qui, de soi, reste à l'écart, dans l'éloignement,

et avec quoi on ne fait pas de lien. » *Au fond des images, op. cit.*, p. 11.

(33) *L'Expérience intérieure, OCV*, p. 231.

(34) *Le Coupable, OCV*, p. 358.

(35) *La Limite de l'utile, OCVII*, p. 251.

(36) *Ibid.*, p. 254.

(37) *Ibid.*, p. 254, note.